

impraticables l'hiver. Déjà après ces premières pluies d'automne, notre petite auto s'est enlisée dans un torrent. Et c'est aussi un miracle que d'avoir amené le matériel malgré le manque de voies.

Les villes changent d'aspect, comme en Amérique. En une année, Cavalla a doublé son étendue. La vieille ville turque — dépeuplée de Turcs — s'allonge toujours vers la mer, dans cette presque île granitique, cerclée encore de remparts, liée à la terre par les ruines de l'aqueduc romain. Au delà, vers l'Est, une nouvelle ville de 6.000 âmes : des maisons à deux étages baignées par les effluves du large, plantées fortement en granit sur le granit, abritent chacune quatre familles de réfugiés : c'est la banlieue ouvrière. A l'Ouest également une autre ville neuve : là de petites maisons, soit doubles, soit individuelles, villas de plaisance modestes, que les réfugiés de quelques ressources ont pu bâtir, avec l'aide de la Commission ou de l'État. Il y a un an il n'y avait là qu'une conque rocheuse déserte. Aujourd'hui on respire un air bourgeois, de calme, d'aisance et de grandeur. Cavalla, qui avait 30.000 habitants avant la guerre, en a maintenant 80.000, dont 65.000 nouveau-venus. Mais tous n'ont pas encore de quoi vivre. Il faut leur donner du travail ou des terres. On projette en arrière de la montagne de dessécher les marais de Philippes, d'étendre la culture du blé, du tabac. On lutterait de cette manière contre le communisme qui menace cette ville ouvrière.

Salonique, capitale économique des Balkans. — Devant nous, l'Olympe enveloppé toujours de ses nuages mystérieux. De cette pointe de la Chalcidique, où des pêcheurs de Constantinople ont transporté leurs pénates,